

## LES IMPRESSIONS DE JEAN-PAUL SARTRE SUR SON VOYAGE EN U.R.S.S.

Propos recueillis par Jean Bedel

### La Liberté de critique est totale en URSS

Libération, 15. 7.54

#### Rencontre avec des hommes d'un type nouveau

Voici, vingt ans, à son retour d'U.R.S.S., André Gide disait sa déception. Il jugeait bon d'en faire un livre dont on se rappelle le retentissement. Le voyage en U.R.S.S. de Jean-Paul Sartre marquera sans doute une date dans l'histoire des rapports entre les intellectuels de France et ce grand pays « qui n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner », comme disait André Gide.

Jean-Paul Sartre n'a cependant pas l'intention de publier un « retour de l'U.R.S.S. ». Il estime qu'il n'est pas possible de connaître en quelques semaines un aussi vaste pays où vivent 200 millions d'hommes de nationalités différentes. De plus, il convient de préciser que Jean-Paul Sartre est tombé malade à la suite ....

A la suite de son voyage en U.R.S.S., Jean-Paul Sartre a bien voulu nous accorder une longue interview. Dans son appartement, proche de Saint-Germain-des-Prés, notre entretien s'est prolongé pendant deux heures.

Nous en avons recueilli la sténographie et nous nous excusons de la forme très libre de cette conversation, que nous avons tenu à reproduire fidèlement pour en conserver toute la sincérité, toute la chaleur.

#### Et le citoyen soviétique améliore sans cesse sa condition au sein d'une société en progression continue

L : Je voudrais vous demander quelles ont été les limites de votre voyage et comment vous avez pu entrer en contact avec les citoyens soviétiques, malgré l'obstacle de la langue ?

JPS : Vous savez qu'il y a un voyage classique que les étrangers font volontiers en U.R.S.S. : Moscou, Léninegrad, Géorgie. J'avais demandé d'ailleurs, sur le conseil d'Ehrenbourg, à voir plutôt que la Géorgie, l'Ouzbékistan. Je m'étais dit, que n'étant pas spécialiste de questions techniques, industrielles et autres, je n'étais même pas à même d'apprécier exactement la situation de l'économie soviétique. Ma « spécialité » est surtout la culture et Ehrenbourg m'avait signalé l'Ouzbékistan comme le pays où le plus gros effort culturel avait été réalisé (il y avait 98% d'analphabètes en 1914). Je me suis donc rendu à Moscou, puis à Léninegrad, et j'ai passé huit jours en Ouzbékistan, à Tachkent et Samarkand.

J'étais invité pour un mois, mais comme les Soviétiques ont l'hospitalité très large, ce n'était pas limitatif. Quand je suis tombé malade, ils m'ont proposé de rester trois semaines dans une maison de santé pour me guérir.

Je ne pouvais rester si longtemps puisqu'il y avait la conférence de Stockholm à laquelle j'aurais voulu assister. Finalement je n'ai pas pu. De sorte que je suis resté du 26 mai au 24 juin en U.R.S.S., mais j'ai été malade dix jours à l'hôpital de Moscou.

L : Cela peut être une expérience malgré tout ...

JPS : Très certainement : je compte ça au nombre des expériences que j'ai faites chez les soviets. Je peux dire notamment que j'ai été très bien soigné.

L : Je vous parlais de l'obstacle de la langue. Est-ce que vous avez pu voir qui vous vouliez et parler à qui vous vouliez, sans contraintes ?

JPS : La langue est certainement un obstacle. Il est évident qu'on ne peut saisir toutes les nuances des réponses même à travers le meilleur traducteur. Mais ils avaient eu l'amabilité de faire pour moi comme pour d'autres personnes d'ailleurs, un gros effort et ils m'ont donné, non pas une interprète, mais une spécialiste de la langue française en Union Soviétique. Elle parlait très bien français, traduisait vite, était au courant des questions françaises et des données de notre politique. Elle m'a accompagné jusqu'à Tachkent et Samarkand. Donc, aucune difficulté de ce côté-là.

Ce qu'il faut d'abord dire, c'est que le contact est aussi large, aussi ouvert et aussi facile que possible. En aucun cas je n'ai eu l'impression d'une réticence. Très souvent, les journalistes peu favorables à l'Union Soviétique qui ont été en U.R.S.S. vous parlent de « méfiance ». Je pense par exemple aux Lazareff. Eh bien, je ne sais où ils ont été pêcher une impression de ce genre... Les citoyens soviétiques ont une très vive curiosité de tout. De « méfiance », je n'en ai vu nulle part.

L : Avez-vous le sentiment que les gens sentent un changement ? Je fais allusion à ce que certains Occidentaux appellent « l'ère Malenkov » ...

JPS : Oui ; ils sentent un changement et ils en parlent très volontiers. Je lis les articles des Lazareff qu'il est impossible de prendre en sérieux. Il a suffi que les Lazareff aillent un U.R.S.S. pour que des gens leur fassent immédiatement confiance (à eux, anticommunistes), les abreuvent de confidences chuchotées, leur murmurent entre deux portes que tout va mieux depuis Malenkov. Ceci est doublement inexact. D'abord, ils ne se cachent pas. Ensuite, ils ne diront jamais que ça va mieux depuis Malenkov, parce que ce n'est pas comme ça qu'ils pensent. Ils diront que ça va mieux depuis que le gouvernement, reconnaissant qu'on ait peut-être trop sacrifié ces dernières années aux industries de base, a commencé à pousser à la fabrication des biens de consommation. De même on peut faire que cela va mieux depuis la dernière baisse de prix. C'est un changement économique qu'ils ne rattachent pas à des hommes particuliers comme nous le croyons – nous disons, nous, Laniel, Bidault ou Mendès-France – mais qu'ils comprennent dans une évolution. Même Staline, homme respecté, était un symbole mais représentait essentiellement l'ensemble.

Les Soviétiques ont l'habitude d'apprécier, de critiquer les choses d'après les mesures objectives, concrètes et précises qui sont prises. Ils vous parleront par exemple de l'affaire des médecins, en déclarant : « Notre gouvernement a reconnu ses torts, il s'était trompé. » Mais ils disent « NOTRE gouvernement ». Ils ne disent pas qu'il y avait Beria et qu'une fois Beria arrêté, l'erreur a pu être reconnue. Beria a été arrêté, ils en parlent, mais cela ne compte pas. Ce qui compte, c'est l'unité de leur gouvernement qui prend des mesures, quelquefois mauvaises et qu'on critique, quelquefois bonnes, et qu'on approuve.

#### Une critique positive

L : D'après ce que vous dites, on se demande comment les Lazareff ont pu voir autrement.

JPS : Vous pouvez parler à n'importe qui et lui demander : « Est-ce que ça va mieux en 1954 qu'en 1952 ? » Il vous dira « oui ». Si vous lui dites : « Est-ce que parce que Staline est mort ? » vous l'étonnerez, parce que ce n'est pas comme ça qu'il pense les choses et il ne comprendra plus.

Le citoyen soviétique possède, à mon avis, une entière liberté de critique, mais il s'agit d'une critique qui ne porte pas sur des hommes, mais sur des mesures.

L'erreur serait de croire que le citoyen soviétique ne parle pas et garde en lui ses critiques. Cela n'est pas vrai. Il critique davantage et d'une manière beaucoup plus efficace que la nôtre. L'ouvrier français dira : « Mon patron est un salaud ! »

L'ouvrier soviétique ne dira pas : « Le directeur de mon usine est un salaud ! » mais : « Telle mesure est absurde. » La différence, c'est que le Français le dira dans un café ; le Soviétique, lui, s'engagera PUBLIQUEMENT, engagera sa responsabilité dans la critique au cours d'une réunion officielle – par exemple la réunion du Soviet, la réunion de tel groupe technique dont il fait partie, ou la réunion du Parti –. Il critiquera âprement, souvent, mais toujours dans une direction positive. Et ce qui est vrai des ouvriers est vrai de tout le monde.

#### Faire confiance à l'homme

L : Est-ce que cela ne peut pas présenter un certain danger, de critiquer les mesures plutôt que les hommes ?

JPS : Certes, je suppose qu'on en arrive tout de même à considérer par exemple qu'un directeur d'usine n'est pas digne de sa fonction si trop de mesures sont critiquées, mais au départ les Soviétiques font confiance à l'homme. Celui-ci devra répondre à cette confiance par son travail, son exemple, son intégrité. C'est ainsi que les Soviétiques pensent et sentent.

Ici, nous pouvons éprouver a priori de la défiance pour un homme parce qu'il représente un régime ou une classe. Là-bas, a priori, ils font confiance. Si des choses les heurtent, ils penseront d'abord non pas que c'est manque de bonne volonté, mais que cela n'a pas bien été, que l'on n'a pas bien

compris. Un homme peut se tromper et la critique porte d'abord sur son erreur. Ce n'est que beaucoup plus tard, si l'erreur n'est pas corrigée, qu'il peut y avoir conflit et que l'homme est désigné. Ce qui est très frappant, c'est que si vous discutez avec des citoyens soviétiques, vous pouvez critiquer n'importe quel aspect de leur régime. Ils accepteront la discussion sans être offensés, et même la solliciteront à la condition qu'ils aient une certaine confiance en vous et que vos critiques ne portent pas sur des hommes. Si vous commencez par leur dire : « Vos gouvernants sont des méchants », ils ne comprennent plus. Mais si vous leur dites : « Je crois que sur tel point ... je trouve ça moins bien », ils sont enchantés. Cela ne veut pas dire qu'ils se rendront automatiquement à votre avis mais ils aiment bien connaître votre pensée sur des problèmes précis.

J'ai discuté cent fois avec des intellectuels de la peinture soviétique contemporaine, par exemple. Je n'ai jamais caché que je ne l'aimais pas. Ils ne se cabraient nullement, acceptaient la discussion, et s'ils ne pensaient pas que j'avais raison, ils étaient tout de même intéressés, réfléchissaient et tenaient compte des arguments que je leur donnais.

### Collectivité d'enfants

L : Avez-vous l'impression qu'il existe en U.R.S.S. un type d'homme particulier ? Est-ce que les hommes que vous avez rencontrés vous paraissent d'un type transitoire ?

JPS : Ils se considèrent eux-mêmes comme tels. C'est certainement un type d'homme qui, par lui-même, est assez différent et neuf par rapport à l'homme des démocraties occidentales. Je vais essayer de vous dire ce qui me trappe chez eux.

Le premier fait, je crois, c'est que l'homme est immédiatement intégré dans le social, dès l'enfance. Vous voyez les enfants de sept ans jouer dans un camp de pionniers qui dansent et s'amuse sur un petit terre-plein, devant un immense portrait de Staline en toile. D'un côté, des dessins représentant les principaux héros de la résistance pendant l'occupation, des gosses qui sont morts pour avoir résisté aux Allemands ; de l'autre les héros du roman de Fadeiev, « La Jeune Garde ». Vous avez l'impression que, dès sept ans, le social enveloppe les gosses de toutes parts, sollicite leurs réflexions, nourrit leur imagination.

L'enfant d'un ménage ouvrier, l'homme et la femme travaillant, va d'abord au jardin d'enfants et y passe la majorité de sa journée avec ses camarades. Il part en vacances avec des groupes d'enfants. Ensuite, il y a le collège, mais le temps libre, il le passe dans les maisons de pionniers où il est encore avec ses camarades. C'est dire que l'enfant est essentiellement en contact avec d'autres enfants et non pas avec des adultes.

Le système social veut que l'enfant soit profondément intégré dans de petites collectivités d'enfants, puis dans de plus grandes. Il n'y a pas de cassure. L'intégration à la collectivité est harmonieuse et continue. Il en va tout autrement en France.

### Le choix d'un métier

L : Est-ce qu'au cours de son évolution des possibilités de choix s'offrent à l'enfant ?

JPS : Constamment. Au cours de leur études d'abord, les professeurs s'efforcent de leur donner des possibilités de choix en distinguant les aptitudes diverses. Ensuite, vous avez les maisons des pionniers qui doublent constamment l'enseignement des professeurs. Supposez, qu'un enfant, ce qui est l'habitude là-bas, ait des classes de 8 heures à midi. Il va à son école. De midi à 8 du soir, il peut, s'il veut – et tous le veulent – aller dans sa maison de pionnier. Là, on essaye, précisément, de susciter le choix ou de servir les choix. Si l'enfant aime bien la physique, il disposera de très beaux laboratoires où il pourra, avec une équipe, s'amuser et s'instruire en même temps en faisant des expériences de physique. S'il aime la mécanique, il fera des montages. Dans les maisons de culture, on peut voir tout ce que les gosses ont monté y compris des chemins de fer électriques assez compliqués et même de petites usines en modèle réduit. Si, au contraire, ils préfèrent la musique et la danse, ils pourront facilement s'y adonner. Ils ont dans ces immenses terrains d'ennui toutes les possibilités. Un enfant peut très bien décider que la musique lui plaît, entrer dans un orchestre, s'en dégoûter au bout de six mois, ne plus jamais y revenir et découvrir que c'est plutôt le laboratoire de physique qui l'amuse ou bien les sports. Toujours, ce que l'on cherche, c'est que l'enfant, finalement, se détermine lui-même ; donc au collège ou au camp de pionniers, etc., l'enfant fait l'expérience de ce que j'appellerai la liberté soviétique, c'est-à-dire la responsabilité profonde au sein d'un petit groupe collectif, lui-même agrégé à un grand, puis à un plus grand etc. Dès ce moment-là, il subit la pression du groupe, mais contribue en même temps à la susciter. Contrôlé par tout le groupe, il est en même

élément de contrôle et de critique perpétuelle du groupe. Je vous donnerai cet exemple d'un gosse de Léninegrad qui ne travaillait pas très bien parce qu'il était assez fatigué. Quand il avait de mauvaises notes, il n'osait pas aller à la maison de pionniers. Chez nous c'est le contraire. Le fainéant est plutôt honoré par ses camarades. Là-bas non, il y a chez l'enfant une espèce de désir de mériter.

### L'égalité soviétique

Il y a dans le mode d'intégration du citoyen soviétique une dimension temporelle très caractéristique. Ayant une foi profonde dans l'amélioration progressive de sa condition, il se considère lui-même comme en perpétuel progrès et comme agent perpétuellement responsable du progrès au sein d'une société en évolution.

Prenons l'exemple d'un employé de chez nous. Il pensera sa carrière comme un progrès ; il désirera être augmenté et montera s'il le peut ; il sait où ça s'arrêtera. Mais la société, autour de lui, restera celle que nous connaissons. Tandis que pour le citoyen soviétique, ce n'est pas du tout pareil. Certes, l'employé a l'idée qu'il doit faire sa carrière, mais il la fait dans une société qui, elle-même, bouge et dans laquelle lui-même, de par l'évolution de la société qu'il subit et provoque à la fois, aura une situation perpétuellement améliorée. Chacun comprend cela d'une manière simple et claire. Ils pensent qu'ils vont au communisme, le pensent profondément. Chez certains, c'est une croyance simple, chez d'autres, une croyance raisonnée, mais tous vivent et pensent le développement d'une société qui les mène vers le communisme. Par conséquent, tous se pensent dans un avenir qui est à la fois le leur et celui de la collectivité à laquelle ils sont étroitement intégrés. C'est pour cela d'ailleurs qu'ils acceptent très calmement les critiques. Ils vous disent très volontiers : « Oui, ceci ou cela n'est pas bien chez nous, mais ceci ou cela sera mieux dans trois ans. » Ils le pensent et le vivent avec une profonde certitude.

L : L'homme, une fois installé dans sa profession, ne devient-il pas un robot comme on le laisse entendre quelquefois ?

JPS : Ça n'a aucun sens. Il est au contraire sans cesse tendu. Il a, je vous le disais, le sentiment d'un progrès constant et harmonieux de sa propre vie et de la vie sociale. Il vit dans un système de compétition établi partout. Oui, la société soviétique est une société en compétition à tous les niveaux. Très souvent ils m'ont dit : »L'égalité, pour nous, ça veut dire la possibilité pour chacun d'accéder à n'importe quelle charge sociale. » L'égalité n'est pas pour eux un nivellement où chacun serait égal à chacun. C'est au contraire une hiérarchie qui se crée spontanément par le travail de le mérite.

L : Quel est le nerf de la compétition ? Qu'est-ce qui remplace ce qui dans notre société s'appelle l'intérêt ou l'argent ?

JPS : Je crois que c'est ... je dirai l'orgueil. J'ai demandé à un étudiant qui m'a répondu : « Pratiquement, nous n'avons aucun souci matériel – c'est vrai, ils sont admirablement logés – et nous savons qu'étant donné le besoin énorme de cadres en U.R.S.S., chacun de nous aura la place qu'il aura méritée par son travail. »

J'ai dit : « Mais, dans ce cas-là, quel est votre souci, à vous, personnellement ? – C'est d'être le meilleur et que mon groupe soit le meilleur. »

Vous comprenez ? C'est l'orgueil, mais un orgueil sain, c'est-à-dire que l'intérêt particulier de l'individu et l'intérêt de la collectivité lui apparaissent comme indiscernables. Les deux sont liés. L'intérêt de l'individu et l'intérêt de la collectivité, c'est la même chose. Cet étudiant m'a dit : « Il faut être le meilleur », mais il a ajouté « et que mon groupe soit le meilleur. » Le meilleur pour servir la société. Le nom de celui qui est le meilleur est publié : son image est montrée. Ce que je veux dire en somme, c'est que le sens de devoir vis-à-vis de la collectivité et l'orgueil vis-à-vis de soi-même sont entièrement liées et sont déclenchés l'un par l'autre. J'ajouterai que l'intérêt personnel, gagner plus, vivre mieux, et le travail au service de la collectivité sont également liés. Le stakhanovisme en est le plus frappant exemple.

Cet orgueil est une perpétuelle action sur soi-même. S'il y avait quelque chose à leur reprocher, ce serait plus une sorte de puritanisme, mais aucunement une passivité, une mollesse ou une désapprobation du régime.

## II. De Dostoïevski à la littérature contemporaine

Libération, 16. 7.54

Un grand débat est ouvert entre les écrivains : « Pour ou contre le roman héroïque »

A son retour de l'U.R.S.S. où il a séjourné pendant près d'un mois, Jean-Paul Sartre a bien voulu nous accorder une longue interview qui s'est prolongée pendant deux heures. Dans un premier entretien, Jean-Paul Sartre nous a parlé de la liberté de critique en U.R.S.S., des collectivités d'enfants, de la possibilité pour tous de s'élever dans l'échelle sociale. Il aborde aujourd'hui les problèmes de la littérature soviétique.

L : Vous me dites que vous avez pu, pendant tout votre voyage en U.R.S.S., engager librement des discussions et faire part de vos critiques, qui étaient écoutées avec intérêt. Est-ce que, de leur côté, les citoyens soviétiques vous posaient beaucoup de questions ?

JPS : Chaque fois que j'ai interrogé, j'ai été contreinterrogé vigoureusement, que ce soit par un ouvrier d'usine, par un intellectuel ou par n'importe qui rencontré par hasard.

L : Quelles sont les questions qui leur viennent le plus souvent à l'esprit ?

JPS : Des questions sur la France. Je vais vous donner un exemple de dialogue très amusant qui répond en même temps à certaines critiques qu'on fait de l'U.R.S.S. Vous savez qu'on dit volontiers que Dostoïevski est mis hors de circulation<sup>1</sup>. Eh bien, une petite de 15 ans, que j'ai vue dans une école, me demande : « Quels sont les auteurs russes classiques qu'on lit le plus souvent en France ? » Je cite : Tolstoï, Tchekhov, Tourgueniev ... et Dostoïevski, pour voir la réaction. Elle le connaît ; elle a lu ses livres. « Mais pourquoi aimez-vous Dostoïevski ? » me dit-elle indignée. Je lui réponds : « Il y a beaucoup de gens qui préfèrent Tolstoï à Dostoïevski, d'autres préfèrent Dostoïevski à Tolstoï. » De nouveau indignée : « Pourquoi cette comparaison avec notre grand Tolstoï ? Ce qu'il y a de Dostoïevski ne m'a pas beaucoup plu ... » C'est elle qui me pousse et veut savoir pourquoi les Français aiment ce maudit Dostoïevski.

L : Pourquoi n'est-il pas aimé en U.R.S.S. ?

JPS : C'est assez difficile à dire. Tous ne disent pas qu'ils ne l'aiment pas. Certains, au contraire, déclarent : « Si, nous l'aimons, mais il ne nous est pas actuellement utile, nous n'avons rien à en tirer. On l'aimera de nouveau, mais pour l'instant sa lecture nous est plutôt néfaste qu'utile. » D'autres disent : « C'est un grand écrivain, mais le contenu de ce qu'il apporte est actuellement dépassé. » Vous avez là deux conceptions qui s'affrontent et dont les gens discutent d'ailleurs librement.

L : Pensez-vous qu'il y a quelque chose de vrai lorsqu'ils disent que ce contenu est dépassé ?

JPS : Je ne pense pas que ce contenu soit dépassé et personnellement j'aime beaucoup Dostoïevski. Mais actuellement, en effet, leurs préoccupations ne rejoignent absolument pas celles de l'auteur des « Possédés ». Elles ne se rejoindront jamais dans un certain sens, mais ils pourront un jour trouver chez Dostoïevski quelque chose qui les intéressera. Ils sont adversaires du messianisme, de toute psychologie négative et c'est précisément contre cela qu'ils réagissent dans la vie quotidienne. Mais ce qu'il faut retenir c'est que Dostoïevski est assez lu pour qu'une gosse de 15 ans le connaisse et ait une réaction en face de son œuvre.

Une civilisation nouvelle : l'Ouzbékistan

L : Puisque vous avez abordé les questions culturelles, voulez-vous me parler un peu de l'Ouzbékistan<sup>2</sup> ? Existe-t-il une culture qu'on pourrait appeler régionaliste ?

JPS : Il y a quelque chose de très intéressant en Ouzbékistan. Il existe une culture qui s'est entièrement, je ne dis pas développée, mais créée à partir de l'industrie du coton. Les deux faits – et du point de vue sociologique, c'est passionnant – se sont conditionnés l'un l'autre, constamment.

L'émancipation des femmes, toutes analphabètes et voilées en 1914, est aujourd'hui totale en Ouzbékistan. (Je n'ai rencontré que quatre femmes voilées à Samarkand qui, étant plus agricole, est

<sup>1</sup> C'est notamment André Gide qui, dans son livre *Retour de l'U.R.S.S.*, a accrédité cette légende.

<sup>2</sup> Ouzbékistan: un des Etats de l'U.R.S.S., situé en Asie, dans le Turkestan russe: 186.251 km<sup>2</sup>; 4.448.00 hab. Capit. Tachkent. Les Ouzbeks forment les trois quarts de la population; la plupart des habitants sont mahométans, du rite sunnite.

certainement plus arriérée que Tachkent.) La première femme ouzbèke que j'ai vu conduisait une locomotive ...

J'ai rencontré une orpheline de la guerre de 1914 qui est actuellement correspondante de l'Académie des Sciences de Tachkent. Elle était fille de paysan. Elle m'a expliqué que sans l'Etat soviétique, orpheline de parents pauvres, elle serait tout simplement morte de faim. Elle n'avait aucune possibilité d'exercer un métier, étant illettrée et pauvre, elle ne trouvait pas à se marier. Recueillie par un de ces grands instituts d'orphelins créés un peu partout à l'occasion des deux guerres, elle est maintenant professeur à Tachkent.

L'Ouzbékistan fournissait une infime partie du coton de l'U.R.S.S. avant la guerre de 1914, il en fournit maintenant 60%. C'est vous dire l'énorme développement de l'industrie cotonnière.

L'irrigation, la mécanisation de l'agriculture, l'automatisation de l'industrie supposent des cadres considérables. Ils sont en grande majorité ouzbèks et donc formés sur place. Réciproquement, le développement de ces cadres a une action perpétuelle sur l'amélioration de l'industrie et de l'agriculture industrielle.

On pourrait craindre qu'un pareil développement nous amène à une culture strictement liée à l'industrie, c'est-à-dire scientifique, avec peut-être des formes culturelles coupées des anciennes traditions paysannes et folkloriques d'Ouzbékistan. Or ce qui est très remarquable là-bas, c'est l'énorme effort qu'ils ont fait pour que cette culture, qui se développe dans le domaine scientifique à un niveau tout à fait moderne, se relie en même temps et presse ses racines dans le folklore. Il y a un ou deux domaines où le phénomène est tout à fait intéressant, en particulier en musique.

Ils ont perfectionné, transformé leurs anciens instruments, ce qui leur a permis d'intégrer les caractères de leur musique folklorique à une musique véritablement moderne.

Il existe des opéras ouzbèks. Ils ont créé un drame ouzbèk, chanté, dansé et parlé.

Ils ont fondé une académie de musique et un conservatoire dans lequel on enseigne à la fois le chant classique et le chant ouzbek.

#### Un drame populaire

L : Au point de vue littéraire, qu'ont-ils à dire, à exprimer ?

JPS : Ils écrivent des romans, des pièces, etc. De nombreux écrivains se spécialisent dans les livres d'enfants. Ils m'ont déclaré : « C'est parce que notre culture est très jeune et que ce qui nous intéresse, justement, c'est de contribuer au développement de la culture ouzbèke en nous tournant vers les jeunes. Nous avons bénéficié les premiers de la nouvelle culture, nous avons ensuite contribué à la former et notre souci c'est de la continuer et de la parfaire pour que nos enfants en tirent le plus grand profit. »

L : Quels sont les sujets de leurs drames, de leurs opéras ?

JPS : Ils prennent des thèmes, soit populaires, soit tirés de leur histoire particulière. J'ai assisté par exemple à la représentation d'un drame populaire. Des kolkhoziens n'avaient pas hésité à faire 80 kilomètres en camion pour venir le voir.

C'est un drôle de mélange de musique folklorique et moderne, sur un thème tragique : l'histoire d'une révolte en 1917 des paysans contre les nobles qui étaient les koulaks de l'endroit. Cela se termine par le massacre d'un certain nombre de paysans et la mort du jeune héros, noble d'ailleurs, qui avait pris le parti du peuple.

L : Ils ne renoncent pas au tragique malgré leur optimisme ?

JPS : L'optimisme de ces pièces vient de ce que, après la mort des protagonistes principaux, apparaît toujours un groupe d'hommes qui déclarent : « Nous continuerons la lutte, nous nous battons jusqu'au bout et jusqu'à la victoire. » Le tragique de ces pièces est toujours d'une certaine façon un tragique « positif » dans lequel l'espoir et la résolution des conflits sont toujours contenus. Leur tragique, pour ainsi dire provisoire, est le ressort du drame, mais il n'en est pas la justification.

## A la recherche de « conflits » en littérature

L : Pour en revenir à une question concernant la littérature soviétique en général, je voudrais vous demander si le fait qu'il y ait plus de conflits de classes à l'intérieur de la société ne risque pas, à votre avis, de limiter le nombre des sujets de romans ou de drames ?

JPS : Je ne pense pas que la disparition de la lutte des classes empêche la création littéraire. D'un bout à l'autre de l'Union Soviétique, des écrivains vous déclarent : la littérature a besoin de conflits. Ils ne les trouvent pas toujours. Ils cherchent à les découvrir.

Par exemple, il existe une pièce qui date d'il y a trois ou quatre ans et qui se joue encore dans les Palais de la Culture. Elle s'appelle « La Cigale ». Son auteur est une Géorgienne. C'était à l'époque où il n'y avait pas de conflits. Les conflits, ça commençait à revenir à la mode, mais peu. L'absence de conflits en était arrivée à ce point que l'auteur a été obligée d'inventer une histoire de substitution de noms, comme dans les vaudevilles, pour arriver à créer une action.

L'histoire est la suivante :

Une jeune fille d'un kolkhoze, la fille du président du kolkhoze, est une paresseuse qui s'appelle Aglaé. Elle porte le même nom qu'une autre jeune fille du même kolkhoze qui vient d'être nommée héroïne du travail. Les deux jeunes filles s'en vont ensemble à la ville. La paresseuse téléphone à sa sœur de lait, à un oncle, à un tas de gens, pour les prévenir qu'elle arrive. Mais le journal a annoncé qu'Aglaé vient d'être nommée Héroïne du Travail. Toute l'histoire est dans le quiproquo. On la fête. Elle se rend compte à la fin qu'elle n'est honorée que parce qu'elle est Héroïne du Travail. Elle s'affole, rentre chez elle terrifiée, a une crise de nerfs et dit : « Désormais, je vais travailler. » Effectivement, au troisième acte, elle s'occupe de vers à soie et de cocons. Elle travaille, elle est fêtée, et elle retrouve son fiancé qu'elle avait perdu dans la bagarre. Vous voyez jusqu'où peut mener l'absence du conflit !

Mais j'ai lu deux ou trois de leurs romans récents où l'on retrouve une volonté de rendre compte de la vie quotidienne et de ses difficultés. Un roman qui s'appelle « Les Quatre Saisons » par exemple, raconte l'histoire d'un gosse mal élevé qui tourne mal.

## Les séquelles du passé

L : Y a-t-il une tendance à rattacher ce qui ne va pas aux résidus du passé ?

JPS : Certainement dans une grande mesure. Tenez, voici pourquoi le fils de l'héroïne du roman « Les Quatre Saisons » devient un chenapan. C'est parce que sa mère, brave révolutionnaire, dévouée à la révolution, avait, avant 1917, souffert de la faim et de la misère et s'était dit : « Jamais mon gosse ne souffrira comme moi. » Elle l'a trop gâté. Vous voyez comment le résidu du passé rejailit sur la génération suivante. Le gosse trop gâté n'aime pas travailler, s'associe avec une bande de filous et devient filou lui-même.

L : N'est-ce pas un moyen d'esquiver les problèmes présents que de critiquer les séquelles du passé ?

JPS : Il y a un homme que j'aurais bien voulu rencontrer. Je n'ai pas pu parce que j'étais malade, mais j'espère que je le verrai lors d'un prochain voyage : c'est un professeur de philosophie qui a écrit une thèse où il essaie de montrer que dans la période socialiste (pré-communiste) existent des contradictions qui peuvent justifier une littérature de conflits ; contradictions propres à la société socialiste en marche vers le communisme. Je n'ai pas lu cette thèse, mais je voudrais savoir ce qu'il entend par là. Les contradictions viennent-elles uniquement du passé ou sont-elles liées à la structure économique présente ?

L : Ne peut-on imaginer des conflits dans le problème de la transformation de la nature elle-même ?

JPS : Ça n'est pas douteux. Encore faut-il poser l'idée de conflit et l'approfondir. Je crois alors qu'il sera possible de trouver une variété de sujets très intéressants.

Avez-vous lu « Le Dégel » d'Ehrenbourg ? C'est très curieux. Il fait de grosses critiques sur le côté un peu cornélien du héros soviétique d'aujourd'hui, qui se demande trop à lui-même et qui finit par être presque de mauvaise foi comme le puritain. Il raconte l'histoire d'une jeune fille qui, spontanément, adorerait la poésie symbolique d'Alexandre Bloch et qui s'oblige à aimer la poésie engagée et sociale d'aujourd'hui. Le roman a été très critiqué. Le titre même de cette œuvre est bien significatif – « Le Dégel » - c'est aussi, si vous voulez, le « dégel » de la littérature. Il existe des courants pour le

« dégel », mais aussi des courants pour maintenir l'héroïsme et la tension. Ce que j'ai remarqué dans les romans soviétiques, même dans ceux qui m'ont plu, c'est qu'on est très facilement héros.

L : Existe-t-il une réaction du public contre cet aspect édifiant de la littérature ?

JPS : Oui, partout. Le public semble en avoir assez. Il ne va plus autant au théâtre ...

L : Est-il question de jouer de vos pièces ?

JPS : On va jouer probablement « La putain respectueuse ».

L : Leur côté puritain n'en sera-t-il pas choqué ?

JPS : Non, ce n'est pas cela qui les gêne. Mais ils veulent utiliser la fin du film et non la fin de la pièce ; que la fille ait une lueur de conscience puis soit complètement dupée, c'est une idée qu'ils ne peuvent pas admettre. Je n'ai rien contre cette modification puisque j'ai écrit les deux versions.



### III. Ce n'est pas une sinécure d'appartenir à l'élite ...

.. car elle est soumise à une critique permanente de tous les citoyens

Libération, 17./18.7.54

Jean-Paul Sartre, qui vient de séjourner un mois en U.R.S.S. a bien voulu, à son retour, nous accorder une longue interview qui s'est prolongée pendant deux heures. Nous en avons pris fidèlement la sténographie. Le début de notre entretien – qui a porté notamment sur la liberté de critique en U.R.S.S., des collectivités d'enfants, le progrès social, les problèmes de la littérature soviétique – a fait l'objet de nos deux premiers articles (voir *Libération* des 15 et 16 juillet).

L : Au cours de votre voyage, vous avez eu fréquemment l'occasion de vous entretenir avec des ouvriers, des intellectuels, des enfants. Mais vous est-il arrivé d'être abordé par des citoyens soviétiques désireux d'engager la conversation avec un étranger ?

JPS : Oui, par exemple dans les musées. Dès qu'ils voient un étranger, ils viennent lui parler sans savoir qui il est.

Je me rappelle avoir vu dans un musée un jeune garçon, en compagnie de sa fiancée ; ils avaient l'air très tendre et s'occupaient surtout d'eux-mêmes et des tableaux. La dame qui m'accompagnait me parlait anglais – ce n'est pas que je sache bien l'anglais, ni elle d'ailleurs, mais c'était la seule langue pour communiquer – (et il y avait toujours quelqu'un qui parlait anglais, allemand ou baragouinait un peu le français) et j'ai souvent eu des conversations sans mon interprète habituelle.

Je vous disais donc que cette dame me parlait en anglais et je lui répondais de même. Le garçon a sursauté brusquement. Il était simplement vêtu. J'ai appris dans la suite qu'il travaillait dans un kolkhoze et qu'il venait à la ville depuis un an suivre des cours pour être ingénieur. Il a tout de suite demandé à celle qui m'accompagnait : « De quelle nationalité est-il ? »

- Il est Français.

- S'il est Français, pourquoi lui parlez-vous anglais ? ... (C'est tout à fait leur bon sens).

- C'est la seule langue que nous ayons de commune.

- Demandez-lui si en France il y a des musées comme le nôtre, des musées gratuits pour le peuple ?

(Ce musée abrite la grande collection de peinture soviétique de Moscou. Les premiers tableaux ont été donnés avant 1914 par un grand marchand dont j'ai oublié le nom. L'immense galerie où nous étions contient des tableaux du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui. Elle est d'accès libre.)<sup>\*</sup>

- Est-ce qu'il y a des galeries comme ça pour le peuple en France ? demanda le garçon.

Je lui ai répondu que nous avons aussi des musées en France et que, certains jours, leur accès était gratuit. J'ai essayé de lui expliquer ensuite que ces musées étaient dans des quartiers en général peu fréquentés par les ouvriers et que l'effort culturel chez nous n'était pas tel que tout le monde s'intéressât à la peinture. Il n'était pas content de la réponse.

Je lui expliquais qu'il y a des classes en France.

- Alors la révolution n'est pas faite. (En fait, il le savait très bien.) Eh bien, dites aux Français de la faire très vite, ce sera mieux pour vous et pour nous.

C'est vous dire le côté direct et parfois amusant des rapports avec les gens.

#### L'élite sous le feu de la critique

L : Qu'est-ce qui vous a le plus frappé dans la manière de vivre et de penser de l'homme soviétique ?

JPS : Je vous ai dit intégration sociale, orgueil, mais orgueil légitime ; je vous ai dit indiscernabilité des intérêts individuels et de l'intérêt général : mais ce qui m'a paru remarquable est aussi le phénomène suivant : il y a une pression de la base sur « l'élite » que les anti-soviétiques ici se plaisent souvent à nier ; lorsqu'ils la reconnaissent, ils la comprennent comme une pression des ouvriers sur le patron, comme une nouvelle lutte de classes. Rien n'est moins exact. S'il y a une pression, c'est une pression de la base, une pression reconnue et qui s'exerce constamment par la critique.

---

<sup>\*</sup> A.B. : Es handelt sich wahrscheinlich um die Tretjakow-Gallerie.

Lorsqu'un individu s'élève avec le désir d'être meilleur, et qu'il atteint un degré quelconque de ce qu'on pourrait appeler « l'élite » (et de ce qu'ils appellent eux-mêmes l'élite), il est, à partir de ce moment-là, à la fois honoré sans restriction, sans jalousie, semble-t-il, et vivement critiqué en bien ou en mal par les autres. Il leur appartient, il doit leur rendre des comptes. Faire partie de l'élite chez les Soviétiques, c'est devoir être toujours prêt à répondre à des dures exigences. Certes, cela donne certains avantages sur le plan du traitement ou du logement. Par exemple, un stakhanoviste aura un appartement plus rapidement qu'un autre ouvrier. Ils le disent eux-mêmes ... Mais ces avantages sont relativement peu importants. Les membres de l'élite sont surtout honorés, respectés, considérés comme des citoyens qui ont obtenu les avantages dont ils jouissent par leur mérite. Inversement, on est d'autant plus exigeant à leur égard.

L'élite est soumise aux pressions du sommet et de la base ; en haut, on pardonnera d'autant plus difficilement à un fonctionnaire que sa responsabilité sera plus grande. En bas, il sera sans cesse soumis au jeu de la critique.

#### Les écrivains sur la sellette

Je vous donne un exemple. Les écrivains ont une situation privilégiée. Mais vous n'ignorez pas qu'un certain nombre d'entre eux, comme Panferov et Nicolas Virta, mis en accusation, ont été récemment exclus de l'Union des Ecrivains. A l'un on reprochait son ivresse, à l'autre des dépenses somptuaires pour une villa. Cette exclusion n'est d'ailleurs pas définitive et ils pourront ultérieurement faire de nouveau partie de l'Union des Ecrivains. En ce qui concerne Panferov, l'exclusion a été décidée après une série de plaintes portées par ses lecteurs.

Les ouvriers d'usine ou les paysans du kolkhoze adorent les réunions-critiques auxquelles ils invitent un écrivain ou un artiste pour discuter de ses œuvres.

Panferov est arrivé saoul à une de ces réunions ; il a débité toutes sortes de sottises. Chez nous, cela aurait donné lieu à un petit scandale, dont on aurait un peu rigolé. Là-bas, l'histoire a profondément indigné parce que Panferov faisait partie de l'élite.

- Tu gagnes plus que nous, tu as plus de notoriété, plus d'honneurs, ça va, mais alors montre-t-en digne jusque dans la conduite la plus simple. Les lecteurs offensés ont protesté à la suite de quoi a été prononcée l'exclusion.

#### Un mélange de respect et d'exigence

Dans une petite usine de compresseurs, j'ai assisté à une réunion à laquelle Simonov, un des secrétaires de l'Union des Ecrivains était convié. Il a été soumis à de très nombreuses critiques, quelquefois assez sévères, sur les livres, et sur un ton qui est inimitable, un mélange de respect et d'exigences. Presque tous terminaient leur critique en déclarant : « Camarade Simonov, nous te remercions d'être ici, nous te disons toute notre admiration pour tes œuvres et nous espérons que tu feras encore mieux. » Je ne vois pas du tout Mauriac invité dans une usine et à qui on dirait : « Maintenant tâche de faire mieux. »

A la fin de la réunion, une employée s'est levée : « Camarade Simonov, c'est à l'écrivain et à l'individu que nous avons parlé. C'est maintenant au secrétaire de l'Union des Ecrivains soviétiques que nous demandons pourquoi l'Union a toléré si longtemps les agissements de Panferov et de Virta. Vous n'auriez pas dû laisser aller cela jusqu'au scandale. Les écrivains sont nos yeux et notre voix lorsqu'ils se conduisent d'une manière convenable. Donnez-nous des explications. »

Simonov a reconnu : « Nous avons été un peu loin dans l'indulgence. » Par cet exemple, vous voyez quel contrôle la base a exercé sur l'élite.

L : Les écrivains « exclus » ont-ils encore la possibilité d'écrire ?

JPS : Oui, puisqu'il est parfaitement possible d'écrire sans appartenir à l'Union des Ecrivains. Il leur a d'ailleurs été conseillé pour se racheter d'écrire de nouveaux livres.

L : Pouvez-vous maintenant me préciser ce que représentent « l'élite » à l'intérieur de la société soviétique ?

JPS : L'élite, cette espèce d'aile marchante, représente quand même 30%, peut-être davantage, des travailleurs. Non seulement les stakhanovistes, mais encore les écrivains, les artistes, les fonctionnaires, tous ceux enfin qui font mieux que la norme font partie de l'élite à l'intérieur de laquelle existe toute une hiérarchie. Il y a une élite de l'élite.

Le vrai problème est de savoir si cette élite est perpétuellement renouvelable ou si elle commence à se stratifier. Qu'il y ait possibilités de stratification, cela est certain et je le leur ai dit : à cause de l'héritage.

L : Est-il possible d'édifier une fortune ?

JPS : Oui, mais elle ne sert jamais qu'à acheter des objets de consommation. Vous pouvez faire bâtir une maison de bois à un ou deux étages et si vous êtes très riche, une petite maison de campagne. Mais le moins important de nos écrivains arrivés possède très souvent plus joli et plus grand sur la Côte-d'Azur et la maison de campagne d'Ehrenbourg, qui se vend à des millions d'exemplaires, n'a rien de comparable à la propriété de M. Paul Géraudy. La contre-partie, c'est que vous avez en France des écrivains qui tout à fait misérables.

Là-bas, il n'est pas question de posséder des villas somptueuses.

L : Peut-on dire qu'il y ait des privilégiés ?

JPS : Non. Il y a, si vous voulez, un petit noyau de l'élite actuelle qui risque la stratification à cause de l'héritage.

Un gosse d'écrivain aura plus de facilité qu'un fils de paysan pour faire ses études d'ingénieur ou de médecin. Mais, de toute façon, le fils de paysan, dès qu'il manifestera une aptitude à faire partie à l'élite, y sera aidé par tous les moyens.

Le risque de stratification est largement compensé par le fait qu'au fur et à mesure de l'industrialisation les cadres sont de plus en plus nombreux et la majorité des jeunes gens qui appartiennent à l'élite aujourd'hui viennent de tous les milieux. La stratification peut jouer sur une toute petite fraction de la société soviétique actuelle.

L : Vous le leur avez dit ?

JPS : Oui, et ils l'ont très volontiers reconnu. J'y insiste : s'ils acceptent n'importe quelle critique lorsqu'elle leur paraît juste, c'est parce qu'ils sont en perpétuelle critique d'eux-mêmes, dans une perspective de progrès. C'est évidemment ce que n'ont pas compris les Lazareff.

#### **IV. Les philosophes soviétiques sont des bâtisseurs**

Le marxisme est pour eux ce que sont pour nous les principes de 89

Libération, 19.7.54

A la suite de son voyage en U.R.S.S., où il a séjourné près d'un mois, Jean-Paul Sartre a bien voulu nous accorder une longue interview qui s'est prolongée deux heures. Nous en avons recueilli la sténographie intégrale et nous nous excusons de la forme très libre des ces entretiens. Après avoir parlé de la liberté de critique en U.R.S.S., de l'éducation des enfants, de l'évolution de la société soviétique, des tendances de la littérature et du contrôle de l'élite par l'ensemble des citoyens, Jean-Paul Sartre aborde les problèmes philosophiques.

L : Dans les musées, les usines ou les kolkhozes, vous avez rencontré des hommes qui vous ont dit leur fierté devant les réalisations de l'U.R.S.S. Les Soviétiques ont-ils vis-à-vis des autres nations, et de la France plus particulièrement, un certain « complexe de supériorité » comme on l'a dit quelquefois ?

JPS : Non. Cependant je vous rappelle le petit épisode que je vous ai raconté. « Faites-là vite votre révolution ! » Ils ont certainement le sentiment de leur valeur ; ils l'ont faite, eux, leur révolution.

Ceci dit, je n'ai remarqué nulle part un sentiment de supériorité. Au fond, c'était une pensée assez fruste que celle de ce garçon rencontré dans un musée et si fier que des paysans comme lui puissent admirer les collections de peinture. Mais j'ai vu des tas de gens qui pensent que nous ne faisons pas notre révolution parce que, historiquement, le moment n'est pas favorable. Comme ils ont une totale confiance dans les peuples, ils n'affirment aucune supériorité du peuple soviétique en tant que tel sur le peuple français. Simplement, si vous voulez, le peuple soviétique est pour eux à un degré supérieur d'évolution politique.

L : Ont-ils conscience des différences de conditions historiques ?

JPS : Certainement. Très naïvement, quelquefois, ils s'imaginent que, sur tous les points, il existe une supériorité technique de l'U.R.S.S. On est obligé de leur dire, par exemple, qu'une usine de textiles entièrement automatique, cela existe aussi en France. Leurs techniciens le savent d'ailleurs.

Ils m'ont montré une très belle usine de coton, admirablement organisée. À la visiter on a vraiment l'impression que la condition ouvrière a changé. Mais il existe des usines de ce genre en France et en Amérique. Il y avait avec moi deux ou trois non-spécialistes. Ils ont dit : « C'est admirable, c'est une chose exceptionnelle... » J'ai répondu : « Mais il y en a aussi en Europe occidentale. » Ils l'ont répété au technicien qui nous servait de guide. Celui-ci a acquiescé.

Au fond les techniciens sont très au fait du développement industriel de leur pays par rapport à l'étranger. Mais il est certain que les non-spécialistes ont tendance à penser que les réalisations de l'U.R.S.S. sont supérieures à celles des autres pays.

Par exemple, il n'est pas vrai du tout qu'ils s'imaginent qu'il n'y a pas d'autres métros que celui de Moscou. Ils en sont très fiers et ils ont raison parce que c'est une très belle chose en un sens, bien que l'architecture en soit un peu lourde.

À la fois monument, en quelque sorte, et instrument de leur vie quotidienne, ils ont le sentiment que le métro est à eux, leur appartient, a été construit dans un évident souci de leur rendre la vie plus agréable. Que nous avons un métro vieux et sale, mais dont les lignes sont plus longues, ils le savent aussi.

#### Une fierté collective

Ils ont donc des éléments de comparaison. Et s'ils sont légitimement fiers de leurs réalisations, c'est d'une sorte de fierté collective parce que toutes les réalisations sont faites pour et par la collectivité.

L : Ont-ils le désir de connaître les pays étrangers et de s'y rendre ?

JPS : De venir non. À part quelques-uns, ils n'ont pas tellement envie de sortir de chez eux. J'ai demandé à beaucoup d'entre eux : « Pourquoi ne viendriez-vous pas ? Vous vous trompez souvent sur notre compte. » Mais non, ça ne les tente pas particulièrement. Ils n'ont pas tellement envie de voyager en ce moment. Ils ont autre chose à faire sur place.

L : Dans le domaine des idées ont-ils la curiosité de connaître vos livres – et de les traduire, ne serait-ce que pour la confrontation ?

JPS : Ça ne les intéresse pas.

### Une philosophie concrète

L : Ont-ils une culture philosophique récente ?

JPS : Je ne peux pas vous dire. Il faut comprendre que leurs problèmes philosophiques ne sont pas les nôtres. Un philosophe de chez eux étudiera les contradictions : sa réflexion aura toujours une direction pratique en même temps qu'elle permettra aux écrivains de s'appuyer sur une base théorique lorsqu'ils chercheront à découvrir leurs conflits.

Un étudiant que j'ai vu préparait une thèse. Son sujet était : quels sont les intérêts des masses, c'est-à-dire que doit-on développer dans les masses pour qu'elles tirent d'elles-mêmes plus de travail qu'elles n'en tirent actuellement. Comment faire collaborer davantage encore la masse à l'édification socialiste ? Comme le disait Ehrenbourg : c'est de la masse qu'il faut tirer la société et non pas d'une élite qui entraîne la masse. En somme cet étudiant écrivait une thèse, mais une thèse pratique.

Lors d'une conversation avec de jeunes apprentis philosophes, ceux-ci m'ont demandé :

- Mais enfin, quelle est votre différence avec le marxisme ? Où est-elle ? Je leur ai donné deux ou trois différences théoriques. Mais eux, à brûle-pourpoint :

- Pratiquement, êtes-vous d'accord avec la nécessité absolue de la paix ? Reconnaissez-vous qu'il y a une lutte de classe en France ?

Et d'autres questions encore, concrètes, sur lesquelles j'étais parfaitement de leur avis.

« Alors on est amis. »

Les différences théoriques, ils ne leur accordaient guère d'importance.

« Êtes-vous idéaliste ?

- Non, je ne suis pas idéaliste. »

Du moment que je n'étais pas idéaliste, on pouvait s'entendre, et ils n'ont pas insisté. Ce qui les intéresse c'est de voir comment on peut tomber d'accord sur des points précis, actifs et concrets.

### Existentialisme et marxisme

L : Si vous permettez une question personnelle... Vous paraît-il possible de concilier votre doctrine philosophique – (qu'on appelle vulgairement l'existentialisme) – et la doctrine marxiste ?

JPS : Oui, cette conciliation est possible, je pense, dans un certain sens, et c'est à cela que je travaille.

L : Les étudiants soviétiques conçoivent-ils une certaine pluralité idéologique ?

JPS : Bien sur. Le marxisme est pour eux une idéologie de base qui est aussi assimilée que peut l'être pour nous l'idéologie de 89. A partir de cette idéologie, qui est commune, il peut y avoir des divergences, mais elles ne mettront jamais en cause l'ensemble de la doctrine qui est vraiment assimilée. Aussi bien le matérialisme tout court, que la dialectique, ainsi que la conception de la nature chez Engels et que la conception de la connaissance chez Lénine par exemple ; ensuite, le matérialisme historique, puis l'histoire telle que le marxisme la voit. Tout ça est absolument assimilé.

Par exemple, sur la question des intérêts des masses ou sur la question du conflit dans une société socialiste, je suis convaincu qu'il y a eu et qu'il y aura des discussions très vives entre philosophes et que des désaccords on pu ou pourront exister.

Mais ce dont nous ne nous rendons pas compte lorsque nous parlons de nos divergences d'idées, c'est que nous croyons remettre en question les principes alors que nous ne le faisons pas. Il y a une certaine conception de l'homme de 89, un certain nombre de principes que le petit bourgeois radical français ou l'intellectuel français ne remet pas en question. Mais ceci dit, toute une série de parfaits désaccords peuvent être découverts. C'est un peu la même chose là-bas. C'est plus sensible parce que c'est plus neuf.

L : Lorsqu'ils étudient l'idéalisme, jusqu'où l'étudient-ils ?

JPS : Ils doivent à peu près étudier la philosophie non marxiste dans les lycées et dans les cours de faculté comme on étudie en France, dans une institution religieuse philosophique, Kant, Hegel ou Marx ; on les explique, on montre leurs erreurs, ou ce qu'on croit être leurs erreurs ; on leur fait des objections et on s'en débarrasse. Je suis convaincu qu'on ne les étudie pas comme nous étudions Kant ou Hegel dans nos facultés.

Cela ne les intéresse pas. A leur manière, les philosophes soviétiques sont des bâtisseurs. C'est une philosophie constructive et pratique qu'ils cherchent. Ils ont l'esprit concret. Il s'agit pour eux d'élaborer une philosophie qui cadre avec le socialisme actuel et qui en éclaire les problèmes.

## V. La paix par la paix

L'Union soviétique poursuit sa marche vers l'avenir

Libération, 20.7.54

« Rien ne remplace le contact humain », nous a déclaré J.-P. Sartre à son retour de l'U.R.S.S. où il vient de séjourner près d'un mois. Il a bien voulu nous accorder une longue interview qui s'est prolongée pendant deux heures. Nous en avons recueilli la sténographie. Nous nous excusons de la forme très libre de ces entretiens dont nous avons voulu conserver toute la sincérité, toute la chaleur. Répondant à toutes nos questions, J.-P. Sartre nous a parlé successivement de la liberté de critique en U.R.S.S., de l'évolution de la société soviétique, des tendances de la littérature, du contrôle des élites, de la responsabilité des écrivains et du rôle des philosophes. Il aborde aujourd'hui la question de la paix et des relations internationales avec l'Union Soviétique.

L : J'en viens à un autre point. Quel est le sentiment de l'homme soviétique vis-à-vis de la paix ? Comment s'exerce la propagande en faveur de la paix ?

JPS : Il y a des tas de propagandes particulières et même locales en faveur de ceci ou de cela. Ils disent « propagande », ils emploient même l'expression « agitation » : il s'agit de déterminer des courants d'opinion en vue de favoriser tel ou tel secteur de l'activité du citoyen soviétique. Quand je suis parti, on lançait toute une série de thèmes de propagande pour développer les industries d'autres textiles que le coton : le chanvre, le lin, etc. Mais la propagande générale que nous trouvons partout, jusqu'à Samarkand, jusque dans la plus lointaine des républiques asiatiques, dans toutes les usines, dans tous les kolkhozes, c'est la propagande en faveur de la paix.

Partout, vous voyez écrit le mot MIR (qui veut dire à la fois monde et paix) sur d'immenses banderoles, des affiches, des images. J'ai vu à Tachkent, dans des bibliothèques d'enfants, les portraits de Joliot-Curie et de Pierre Cot, uniquement parce qu'ils avaient obtenu le prix Staline de la Paix.

Il est trop facile de déclarer, comme le font les ennemis des Soviétiques, que cette propagande cache un impérialisme soviétique, une volonté de domination mondiale, etc. Quelles que soient les conceptions de politique étrangère de l'U.R.S.S., il est tout de même frappant qu'elle ne trouve d'autre moyen de s'exprimer simplement pour deux cents millions de personnes que par une propagande totale en faveur de la paix. On dit, on écrit, qu'il faut la paix, qu'il faut vouloir la paix, jamais la guerre. Et non seulement ils veulent la paix mais ils y croient.

### La paix par la paix

Il est bien évident que c'est une propagande entièrement différente de celle que nous trouverions par exemple en Amérique. Les Américains diraient : « Nous aussi nous parlons de la paix, par le pacte Atlantique, par la bombe atomique ... », alors que ce que veulent les Soviétiques ce n'est pas la paix par la guerre, mais la paix par la paix.

L : Est-ce qu'ils croient à la possibilité de la guerre ?

JPS : Oui, mais ils croient que la paix est possible et qu'ils la feront. Les Lazareff ont dit qu'ils sont terrorisés par la guerre. Ce n'est pas vrai.

L : Est-ce qu'ils considèrent la paix comme un moyen d'arriver à une domination idéologique ?

JPS : Non, c'est-à-dire qu'ils sont convaincus que l'idéologie communiste est celle qui doit s'imposer au monde entier et ils sont convaincus qu'elle s'imposera de toute façon. Par conséquent, la paix est un moyen pour eux, mais la guerre est aussi puisqu'ils pensent que, s'il y avait une guerre, ils la gagneraient.

Donc, c'est qu'ils pensent : c'est que le chemin que l'humanité doit prendre pour que tout se passe de la manière la moins désastreuse, pour qu'au contraire tout se passe selon la volonté même des peuples, c'est le chemin de la paix. Pour un citoyen soviétique, l'idée que la paix est un moyen, une technique, pour gagner ce que la guerre donnerait, n'a pas de sens, puisqu'il est convaincu que le peuple de n'importe quelle nation a les mêmes aspirations que le peuple soviétique.

## Vers la détente internationale

L : Existe-t-il un désir d'aider à faire la révolution dans les autres pays ?

JPS : J'ai dit à des fonctionnaires soviétiques : « En France, la révolution n'est pas possible aujourd'hui. » Ils ont répondu : « Elle n'est même pas souhaitable. » C'est qu'ils ne voudraient pas d'une révolution qui compromettrait les chances de la paix. Ils préfèrent, si vous voulez, une évolution pour quelque temps à une révolution qui amènerait probablement une intervention américaine.

L : Est-ce qu'ils pensent que les peuples feront eux-mêmes leur révolution ?

JPS : Oui. Ils pensent que l'U.R.S.S., aidée par les autres peuples, doit amener à la détente internationale et que, dans la détente internationale, qui correspond finalement à la libération des pays de l'emprise américaine, les peuples d'eux-mêmes et par les moyens qu'ils choisiront eux-mêmes arriveront à la révolution et, par conséquent, arriveront à rejoindre les Soviétiques. Ils en sont profondément convaincus. Mais ils ne voient pas la paix comme un moyen de réaliser leur politique. Ils sont sûrs que les choses se feront ainsi.

La conception marxiste de la science politique a gagné tous les milieux. Ils croient avec certitude au développement des choses comme, si vous voulez, un paysan de chez nous, qui n'a pas de culture scientifique, sait que la terre tourne. Ils sont convaincus – cela a été démontré – que, de toute façon, la société future sera communiste.

L : Est-ce que vous pensez que la société française, à la suite d'une révolution, ressemblerait à la société soviétique ?

JSP : C'est difficile à dire. Mais je peux vous donner une simple impression : j'ai passé très peu de temps à Prague, et il m'est apparu que Prague était déjà très différente de Moscou. Je ne sais pas, c'est peut-être une simple question géographique, mais le climat était très différent.

## L'homme soviétique

L : Les différences de caractères ethniques donnent-elles une forme de pensée particulière aux citoyens de chacune des républiques soviétiques ?

JPS : Je puis vous dire qu'il y a un homme soviétique que l'on rencontre, indépendamment des différences ethniques, jusque dans les républiques asiatiques. Il y a certainement des différences de mœurs que je ne connais pas, mais dans la manière d'envisager les problèmes, de les poser, dans la manière générale de vivre, il y a plus de différence entre un Français et un habitant de Leningrad, ville très européenne, qu'entre un habitant de Leningrad et un kolkhozien de Tachkent. Tout ce que je vous ai déjà dit sur l'émulation, l'orgueil, la responsabilité est valable pour tous.

L : Je voudrais vous demander, pour conclure, quel peut être l'avenir de nos relations avec l'Union soviétique ?

JPS : Il faudrait plutôt dire : quel doit être l'avenir ....

L'ensemble de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu, implique que l'on doit s'employer à fortifier et à créer des relations amicales avec l'U.R.S.S. Que l'on doit développer les relations culturelles, économiques, les relations humaines en général. En effet, le minimum qu'on puisse déclarer c'est qu'il s'agit là d'un grand peuple qui, en trente ans, aux prix d'énormes sacrifices, s'est industrialisé, a élaboré une culture et qui continue sa marche vers l'avenir. Vers 1960, avant 1965, si la France continue à stagner, le niveau de vie moyen en U.R.S.S. sera de 30 à 40% supérieur au nôtre. Il est bien évident qu'avec une société de ce type, qui édifie pour elle et pour tous les hommes, le seul rapport raisonnable, est un rapport d'amitié. Quel que soit le chemin que doit suivre la France pour arriver à sortir de son immobilisme, pour rattraper son retard industriel, pour se constituer comme nation différente de celle d'aujourd'hui, quel que soit ce chemin, il ne peut être contraire à celui de l'Union soviétique. C'est pour cela que les liens à créer ou à fortifier avec ce grand pays ne peuvent être que ceux de l'amitié.



Nous ne mettons pas le mot « Fin » sous cette enquête qui connaît un retentissement considérable. Nous avons reçu, notamment, une lettre de Mme Hélène Lazareff et de M. Pierre Lazareff qui reprochent à J.-P. Sartre, avec une certaine amertume, de les avoir « nommément mis en cause ». Au cours de notre interview, J.-P. Sartre a en effet cité à plusieurs reprises les Lazareff, en émettant un doute sur le sérieux des articles qu'ils ont publiés à leur retour d'U.R.S.S.. Nous donnerons l'essentiel de la lettre des Lazareff que nous avons aussitôt transmise à J.-P. Sartre, actuellement à l'étranger, et nous pensons être en mesure de publier sa réponse dès jeudi.

J.B.

De nombreux lecteurs n'ont pu se procurer tous les articles de J.-P. Sartre sur son voyage en U.R.S.S. Nous les tenons à leur disposition à nos bureaux ou, sur demande, nous les leur adresserons à domicile contre 15 France en timbres part article.

## La Lettre d'Hélène et Pierre Lazareff

Libération, 22.7.54

Monsieur le directeur,

Votre collaborateur, M. Jean Bedel, nous mettant nommément en cause dans une interview de M. Jean-Paul Sartre, nous vous demandons, sans brandir les foudres de la loi, d'insérer notre réponse à ses assertions.

1° Nous affirmons sur l'honneur avoir, dans notre reportage en cours de publication, rapporté avec une exactitude absolue les conversations que nous avons eues au cours de notre récent séjour en U.R.S.S. avec des citoyens soviétiques. Contrairement à ce que pourrait faire croire l'interview que vous avez publiée, ces conversations reflétaient d'ailleurs le plus souvent la satisfaction et la fierté de nos interlocuteurs. Et M. Jean-Paul Sartre sera le dernier à être surpris que quelques-uns d'entre eux nous aient confié leurs espoirs ou leurs craintes, leurs déceptions ou leurs critiques.

2°. Nous ne sommes pas communistes. Mais nous ne faisons pas profession d'*anticommunisme*. Nous laissons l'attitude « pro » ou « anti » aux néophytes ou aux transfuges.

Nous avons abordé l'Union soviétique avec la même objectivité que nous abordons tous les pays du monde que nous avons l'occasion de visiter. Et nous en parlons sans aucun complexe, sans le souci de plaire aux uns ou de déplaire aux autres.

Ainsi que « France-soir » l'a écrit en présentant notre série d'articles : « Notre visite en U.R.S.S. ne revêtit aucun caractère officiel ou officieux. Nous choisîmes librement, dans les régions non interdites aux étrangers, les endroits où nous voulions aller. Nous ne rencontrâmes des personnalités officielles que par hasard, nous ne fûmes les invités d'aucun organisme d'obédience politique, nous ne participâmes à aucun périple soigneusement organisé à l'avance. Nous ne fûmes pas de ceux à qui l'on demande d'exprimer leur opinion à Radio-Moscou et de qui l'on sollicite des interviews destinées à des fins de propagande externe et interne. »

3°. M. Jean-Paul Sartre – qui semble décidément se jouer des contradictions – s'étonne tour à tour (d'après M. Jean Bedel), à douze lignes de distance, de la méfiance que nous prêtons aux Soviétiques, puis qu'ils nous aient témoigné de la confiance.

Hélène Lazareff parle le russe comme le français. Elle a pu lire, chaque jour, journaux, livres, enseignes et brochures, écouter la radio, comprendre les pièces de théâtre, saisir les conversations dans le métro, le chemin de fer ou l'avion, dans les théâtres et les magasins. Elle a pu établir de très nombreux contacts directs que la présence d'une traductrice, aussi parfait qu'elle soit, rend sûrement impossibles, surtout dans un pays où cette traductrice est forcément une fonctionnaire.

Henry Shapiro, qui fut vingt ans correspondant de l'United Press en U.R.S.S., marié à une Soviétique, écrit dans « L'U.R.S.S. après Staline », son récent ouvrage : « Mais, tout compte fait, on n'a pas vu les dirigeants soviétiques se départir de leur attitude qui consiste à considérer l'étranger moyen, qu'il vienne en visite ou qu'il rentre à Moscou, comme un ennemi ou un espion – en puissance ou en réalité – dont il faut limiter la liberté. »

Mais, à Moscou et à Leningrad, nous avons eu la chance d'arriver en U.R.S.S. en même temps que la Comédie-Française et de participer à l'accueil que la population soviétique a réservé à la troupe de notre premier théâtre national.

Au cours de notre voyage hors de ces deux grandes villes, nous avons profité d'une autre chance : celle d'être des visiteurs anonymes et solitaires.

Oui, lorsqu'ils sont seuls, absolument seuls avec une personne qui parle leur langue, les Soviétiques s'expriment avec confiance. Mais d'autres que nous ont constaté qu'ils ne revenaient jamais ensuite à un rendez-vous donné à un étranger. L'unique confrère français parlant le russe que nous avons rencontré au cours de notre séjour, M. Sacha Simon, a fait la même expérience qu'avait pu faire aussi, quatre ans avant nous, Michel Gordey.

Quant à l'envie et la peur des Russes de confier des messages pour ceux des leurs qui sont en France, les deux histoires que nous avons rapportées à ce sujet ont eu des témoins que nous avons cités : M. Jean Plat, sociétaire de la Comédie-Française, et Jean Mangeot, reporter photographe de « Match ».

4°. M. Jean-Paul Sartre (d'après M. Jean Bedel) se permet d'affirmer qu'il est inexact que les Soviétiques aient pu nous dire certaines choses quand ils étaient seuls avec nous. Comment M. Sartre le sait-il, lui qui n'a jamais pu être seul avec des Soviétiques ? Il s'étonne aussi que certains d'entre eux nous aient dit que « ça va mieux depuis que Staline était mort », mais il indique, aussitôt après, qu'ils reconnaissent volontiers que ça va mieux depuis le *moment* où Staline est mort.

5°. M. Jean-Paul Sartre (toujours d'après M. Jean Bedel) affirme que le voyage en Géorgie est classique pour les étrangers. Qu'il nous permette de lui dire que nous étions les seuls étrangers présents à Tiflis et qu'on n'y avait pas vu de Français depuis de longs mois. Par contre, les autorités soviétiques nous avaient également suggéré d'aller en Ouzbékistan plutôt qu'en Géorgie et c'est là aussi qu'on emmène les récents voyageurs de l'Associations France-U.R.S.S. Comme ceux des délégations étrangères venus à Moscou pour le 1<sup>er</sup> mai.

Pour le reste, nous avons trop le respect de la liberté de l'écrivain pour appliquer aux déclarations de M. Jean-Paul Sartre les méthodes d'accusations gratuites et de dénégations sans preuve qu'il a cru devoir se permettre à notre endroit. Nous sommes, au contraire, ravis que la publication de notre reportage l'ait incité à briser la règle de silence qu'il avait déclaré s'imposer à son retour.

Cependant, le fait qu'il nous ait mis en cause et semble répondre à nos articles, nous oblige encore à souligner que non seulement nous avons parlé de la liberté de critique en U.R.S.S. mais que nous l'avons montrée en reproduisant notamment des articles et des caricatures de presse. La vérité nous a obligés à dire que ces critiques s'appliquaient, sur une large échelle, au *fonctionnement* du régime et au *civisme* des citoyens, mais ne pouvaient jamais s'étendre au régime lui-même ou aux hommes au pouvoir. Et ceci aussi, nous l'avons montré ou le montrerons.

Nous nous sommes étonnés à Moscou – devant témoins – qu'on ignore complètement Jean-Paul Sartre lorsqu'on parle de la littérature française et qu'un écrivain de cette valeur ne soit pas traduit en russe. Nous n'avons pu trouver sur lui que des appréciations peu flatteuses comme celle de Wanda Wassilevskaïa, qui écrit : « *Le grand patron de l'existentialisme, exagérément admiré, est le pseudo-écrivain Sartre ... Le fond de la philosophie de Sartre n'est guère complexe : c'est la philosophie de la faillite, de la pourriture morale.* » Ces lignes ont paru dans « Litteratournaïa Gazetta », qui est justement l'organe de cette Association des écrivains qui a invité M. J.-P. Sartre en U.R.S.S. Il est vrai qu'entre temps M. Sartre s'était efforcé d'apaiser M. Pessis, auteur d'une « Anthologie de la littérature française » (parue à Moscou en 1952) où l'on peut lire que « J.-P. Sartre entre en fureur dès que le peuple français se dresse pour la défense de la paix et contre la terreur instituée par les leaders du parti américain ».

Mais nous voudrions demander à M. Jean-Paul Sartre s'il croit que « Les mains sales » ont des chances de jamais être représentées en U.R.S.S. comme la « P... respectueuse », cruelle peinture de certaines mœurs américaines, a été jouée aux Etats-Unis.

Nous vous prions, M. le directeur de croire à l'assurance de nos sentiments les plus confraternels.

Hélène et Pierre LAZAREFF

---

\* A.B.: Vasilevskaïa war eine sowjet.-poln. Schriftstellerin, die vor allem in der Propaganda arbeitete und deren zweitklassiges Werk nach dem Tod Stalins dem Vergessen anheim fiel.

## La Réponse de Jean-Paul Sartre

Libération, 22.7.54

Je ne comptais pas m'enfermer dans le silence. L'eusse-je décidé, je cherche en vain dans le reportage de « France-Soir » ce qui m'eût fait changer d'avis. Il me semble tout simplement qu'il fallait plus que trois semaines pour connaître l'U.R.S.S.. Le reportage en question me confirme dans mon sentiment et je doute que fit, Lazareff l'eût accepté dans son journal s'il ne l'avait écrit lui-même.

Je m'excuse de l'avoir pris pour un anticommuniste. Il l'a été, c'est sûr<sup>3</sup>. Il le sera peut-être demain. Mais ses opinions changent avec les ministères et j'admets fort bien qu'il ne le soit plus aujourd'hui.

Ce n'est donc pas l'anticommunisme qui s'exprime dans son article, c'est une malveillance qui ne désarme pas et un sentiment de supériorité fondé sur l'incompréhension.

Je me garderais bien de mettre sa parole d'honneur en doute. Je m'étonne seulement de sa hâte à la donner. Pourquoi faut-il que les gens prennent si vite la posture d'accusé. Aurait-il mauvaise conscience ? Du reste, je n'entends pas contester les faits qu'il rapporte, j'exciterais la colère de tous les auteurs qu'il a démarqués, dont je suis, et j'accorde bien volontiers qu'il a *vraiment* puisé ses renseignements dans Shapiro, Deutscher, Gordey, etc... - sans compter les articles de la « Pravda » qu'on peut facilement lire ou se faire traduire à Paris.

Loin d'accuser d'invention Mme et M. Lazareff, je regrette que leur apport personnel ait été si discret. D'ailleurs je les comprends : là-bas ils ne sont personne, donc livrés à leurs propres moyens, ils n'ont vu personne – sauf des femmes de chambres, des hôtesse de l'air et des chauffeurs de taxis, c'est-à-dire précisément des gens qui sont, par profession, en contact avec l'étranger. Mais ce que je n'ai pu lire, sans une douce hilarité, c'est le passage de leur lettre ou, emportés par la passion, ils écrivent que « je n'ai jamais été seul avec des Soviétiques ». Mais qui donc, grand Dieu, s'interposait entre les Russes et moi ? Des agents de l'Intelligence Service ? ou des fonctionnaires de la F.B.I. ?

Quand bien même l'honnête et charmante Olga Graiavska, ma traductrice, pour qui je conserve beaucoup de gratitude et d'amitié, serait membre de la Guépéou, je crois pouvoir affirmer qu'elle est soviétique de nationalité. J'ai pris rendez-vous avec beaucoup de Russes et je dois dire qu'ils sont toujours venus à mes rendez-vous.

Sur ma demande mon interprète m'accompagnait quand ils ne parlaient pas français ; quand ils parlaient français, ce qui s'est trouvé souvent, elle me laissait seul avec eux. Mais je reconnais volontiers que faute de connaître le russe, je n'ai pu sonder le cœur des femmes de chambre de l'hôtel National. Pour les autres, ils sont moins méfiants en public et moins confiants dans le privé que « France-Soir » ne le prétend. Bref, ils nous ressemblent.

Il ne leur suffit pas de se trouver seul avec le directeur d'un grand journal bourgeois pour l'abreuver de confidences douloureuses et chuchotées, mais ils discutent avec franchise, même s'ils sont en compagnie d'autres soviétiques.

Si je me suis trompé, ou si l'on m'a trompé, si la police est partout, si chacun se sent épié jusque dans ses plus secrètes pensées, je crains que Mme Lazareff n'ait des remords épouvantables. Qu'a-t-on fait de cette pauvre fille qui lui vendit son âme pour une culotte de nylon et dont elle n'a pas craint de rapporter la pathétique confession ? La Guépéou l'aura vite repérée : femme de chambre à Leningrad, elle devait assurer le service d'étage de l'hôtel où je suis moi-même descendu. Nul doute qu'elle ne gémissent aujourd'hui dans un enfer concentrationnaire.

Quelle idée aussi de se confier aux gens sans les connaître ! Nos domestiques occidentaux ont plus de quant à soi.

Je suis bien loin, malgré nos légères réserves, de refuser toute valeur au reportage de « France-soir ». Mais je crois qu'on fera bien de n'y pas trop chercher un témoignage sur l'U.R.S.S..

Ce qui le rend émouvant, ou comique, selon l'humeur du lecteur, c'est que M. et Mme Lazareff y sont, peints par eux-mêmes.

---

<sup>3</sup> Je pourrais, s'il y tient, citer des articles de « France-Soir » qui sont paru sous sa responsabilité et qui en font foi.